

Souvenirs d'expatrié de Georges Blaha

Chapitre III : Séjour au centre Cirad de Montpellier

Activité « Echappées outre-mer » – L'île de Cuba « III Cuba »

Quand on se penche sur Cuba, sa géographie, son histoire, voici ce que l'on devrait en retenir.

Géographie

Cuba qui est l'île la plus grande des Antilles (près de 1 200 km de long sur 190 km de large maximum), se trouve entourée de groupes d'îlots et de récifs frangeants et bancs de sable, le plus souvent gratifiés d'archipels : sur la côte nord, réellement le plus imposant et touristiquement le plus aménagé est Los Jardines Del Rey (encore dénommé Archipel de Camagüey), beaucoup moins importants, à l'extrémité ouest, le groupe Los Colorados et sur la côte sud, l'archipel Los Canarreos (comportant l'Isla de la Juventud, ex-île du Pin, et Cayo Largo), enfin plus au sud-est, modeste mais d'une rare beauté, Las Jardines de la Reina. Ainsi avec des côtes découpées et des plages de sable fin, Cuba possède un attrait reconnu pour touristes exigeants et navigateurs de plaisance en quête d'un dépaysement tropical assuré. L'intérieur du pays ne manque pas d'attrait également, avec ses paysages naturels splendides, reliefs karstiques, maillages de rivières et de mangroves, mais aussi des paysages façonnés par l'homme, cannaies ondoyantes, damiers de champs colorés.

Une pléthore de poètes cubains et autres hispanisants, parmi lesquels Federico Garcia Lorca et Pablo Neruda, n'ont cessé de célébrer « sa beauté sans égale » à l'image d'une *virgen ceñida de palmas* (vierge couronnée de palmiers royaux, palmiers dont l'île est recouverte)...« Mais il n'est pas que le palmier qui ait été encensé...toute sa flore a été exaltée... et de son soleil et sa lumière, elle en est aussi flattée...» (Antonio Núñez Jiménez), et dans une poésie extralucide de Angel Augier, l'île est «... cousue à la mer et au vent par des points de vague...».

Nicolás Guillén, compare aussi l'île à «...*un largo lagarto verde*...» (long lézard vert). Beaucoup en effet, la représente comme « un saurien d'émeraude étendu sur une mer bleu turquoise » ; Cuba, en effet, émerge des vagues de la mer des Caraïbes comme un crocodile par son aspect : la queue insulaire, le cap San Antonio à l'ouest, à l'entrée du Golfe du Mexique, et à l'est, la gueule, la Pointe Maisi, face aux côtes occidentales d'Haïti.

Histoire

Christophe Colomb accosta le 28 octobre 1492 sur les rives de la Baie de Bariay (province de Holguin) et aurait dit : « ... jamais n'ai vu chose si belle... », après quoi, l'intégration à l'empire monarchique catholique d'Espagne allait durer quatre siècles.

C'est au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, marquée par des révoltes sanglantes, sous l'impulsion de Carlos Manuel de Céspedes et avec des indépendantistes cubains rendus célèbres comme José Martí, Antonio Maceo et Máximo Gómez (entre 1868 et 1879 d'abord puis définitivement en 1895), que prit fin l'époque coloniale espagnole (traité de Paris, 1898). Deux interventions américaines se produiront, de 1898 à 1902 puis de 1905 à 1909, ingérence des Etats-Unis qui perdurera jusqu'en 1933 et ensuite aussi, plus ou moins mafieuse mais discrètement, sous la dictature de Fulgencio Batista. C'est Fidel Castro Ruiz, avocat de formation qui, à partir de 1956, déclenchera un mouvement révolutionnaire et renversera Batista en moins de deux ans (1^{er} janvier 1959). Avec un fort caractère socialiste, cette révolution voulait souligner « le vieux rêve de l'humanité devenu réalité pour lequel l'homme soit enfin le frère de l'homme » (Antonio Núñez Jiménez).

Les cubains se plaisent à dire que leur sentiment internationaliste trouverait son origine dans la rencontre initiale et violente entre aborigènes amérindiens (*Ciboneys* et *Tainos*) et espagnols suivie de l'intervention d'une autre composante fondatrice, l'africaine, favorisée par la suppression de l'esclavage jusque-là fondement de l'économie coloniale (1886) : ce métissage serait ainsi à l'origine à la fois d'un peuple nouveau servi d'une culture nouvelle...



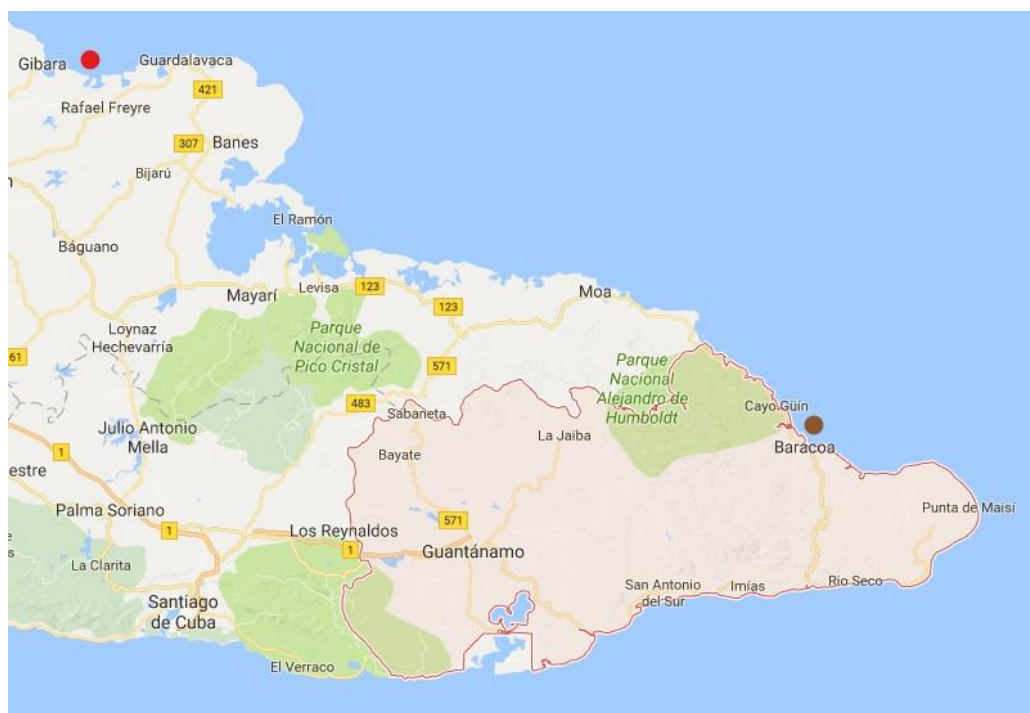
Cuba : carte générale des villes et provinces (délimitée en rouge la province de Guantánamo à l'extrémité est de l'île).

(*) L'échelle est donnée par l'inscription Cuba = 50 km

Collaboration de Cuba avec l'IRCC, à l'époque un département du Cirad

Les missions qui me furent confiées se situèrent à la fin des années 80, autrement dit dans une période durant laquelle le régime castriste se trouvait le plus souvent décrié par la plupart des nations occidentales alors que l'influence idéologique de Cuba ne faisait que croître chez les hispanophones d'Amérique centrale. Plutôt victime des deux grandes hégémonies de l'époque, soviétique et américaine, Cuba se trouvait tenue par un partenariat monnayé à coups de roubles avec la première, mais punie par un interminable et féroce embargo économique imposé par la seconde. Eléments qui maintenaient à l'intérieur du pays une situation impitoyable d'autoritarisme d'Etat.

Quatre missions allaient me faire connaître la province de Guantánamo, et plus précisément cette Pointe Maisi, cap à l'extrémité est de l'île « là où finit Cuba, pour les uns... là où commence Cuba, pour d'autres ». Zone propice à la cacaoculture, du fait d'un climat favorisé par les alizés, mais aussi grâce à un passé au cours duquel les guerres d'indépendance à Saint Domingue, l'île voisine (1791-1860), avaient entraîné un apport de capitaux en même temps que le savoir-faire de planteurs blancs francophones accompagnant le flot des réfugiés. Mes missions à Baracoa s'échelonnèrent de la façon suivante : deux en 1985 puis une en 1987 et la dernière en 1988. La réalisation d'une étude épidémiologique effectuée sur trois années consécutives, sa mise en place la première année, 1985, son suivi fin 1985 puis sa clôture en 1987, après quoi, l'analyse des observations effectuée par un stagiaire cubain au Cirad à Montpellier suivi de la mise en place, en 1988, de protocoles adaptés aux résultats obtenus, expliquent la durée de la collaboration entre l'IRCC et Cuba en matière de propositions pour une amélioration et une protection phytosanitaire des plantations de cacao dans des écosystèmes propres à Baracoa. Il n'était pas impossible de penser que le cacao pourrait trouver lui aussi sa place auprès des plus grosses ressources du pays à savoir le café, le tabac et la canne à sucre...



La Pointe Maisi*, forme un cap à l'extrémité est de Cuba dans la province de Guantánamo avec, sur la côte sud, l'enclave US, et sur la côte orientale, nord-est, la ville de Baracoa et la Baie de Miel (pastille marron). Dans la province voisine, celle de Holguín, la baie de Bariay où accosta Christophe Colomb le 29 octobre 1492 (pastille rouge).

(*) L'échelle est donnée par l'inscription Punta de Maisi = 20 km.

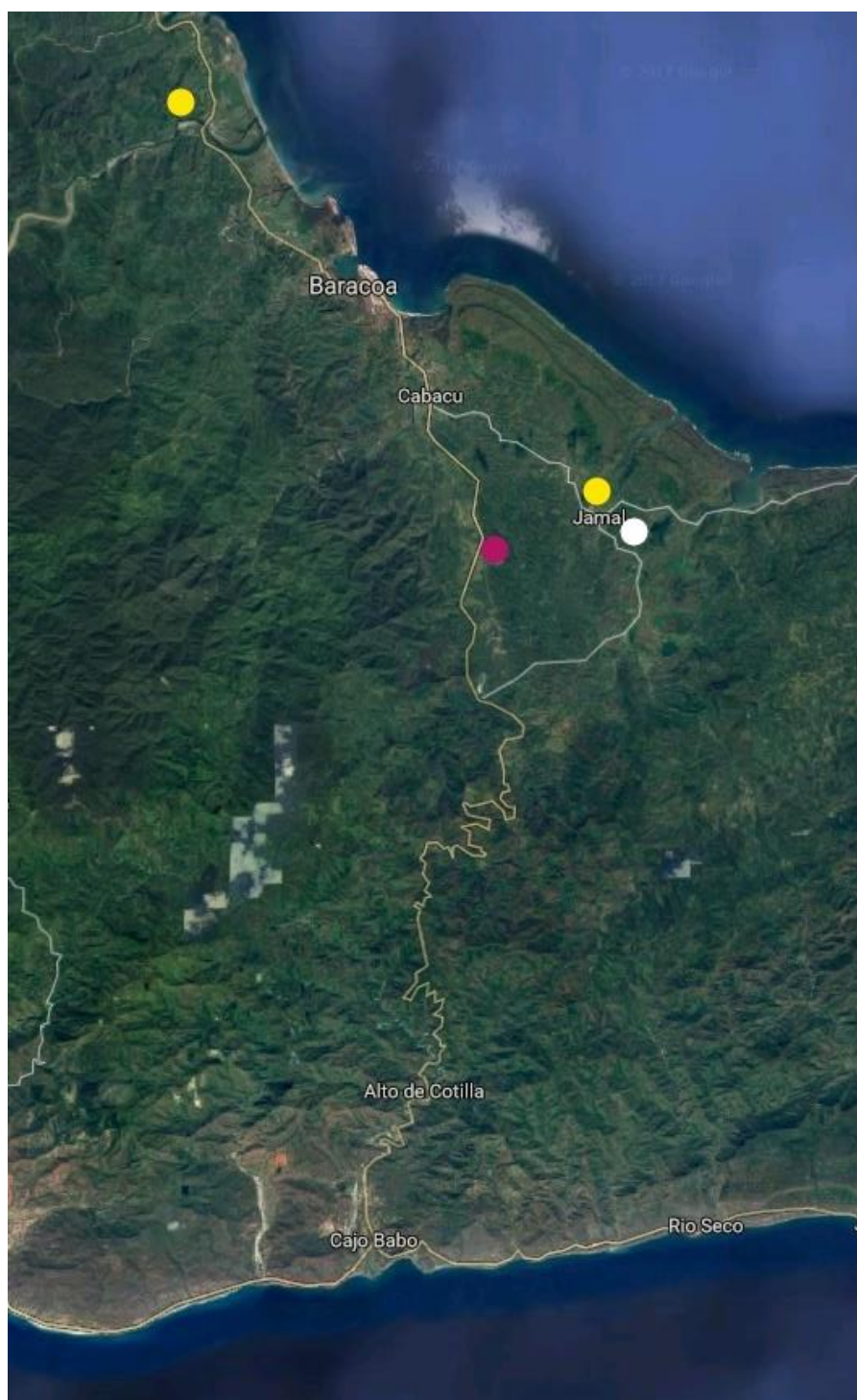
Lors de ma première mission (de 22 jours), à mon arrivée à l'aéroport José Martí à la Havane le samedi 13 juillet 1985 à 22 heures (6 h de décalage horaire avec Paris), j'ai pu voir un service des douanes attentif, autour d'une simple table de bois, discutant avec le passager qui me précédait et qui se voyait, au fur et à mesure de l'ouverture de ses paquets, confisquer des victuailles (probablement de la charcuterie). Lorsque vint mon tour, les douaniers furent stoppés net par deux individus du type « tontons flingueurs » que je n'avais jusque-là pas remarqués mais qui, maintenant, m'encadraient avec des sourires en coin et des gestes des plus affables à mon encontre pour me rassurer. Les explications allaient bon train entre tous ces personnages, rapides et abondantes, en espagnol, langue pratiquement incompréhensible pour moi si ce n'est quelques mots et expressions entendus dans mon entourage familial à mon jeune âge. Du reste, un traducteur me sera alloué à chacun de mes passages à Cuba.

On m'installa le soir même, à l'hôtel Nacional, qui se révéla pour moi comme l'un des monuments des plus emblématiques de la Havane (La Habana). Prenant mon temps le lendemain matin, et assoiffé de curiosité, je restai longtemps affalé sur un banc de pierre dans le hall immense à suivre du regard les colonnes incessantes de gens, heureux, bruyants, sortes d'estivants dans leur propre pays, se dirigeant, comme je le découvris plus tard, vers des comptoirs toujours au rez-de-chaussée où ces gens s'asseyaient pour manger alors que midi était déjà loin. Ils continuaient de consommer à proximité de montagnes de nourriture, avec en sourdine un fond musical, de salsa mélangée, oh surprise, à du jazz à la Satchmo (Louis Armstrong).

Bien que l'on m'ait fortement recommandé de « faire attention dans la rue », je décidai de faire un tour dans la vieille ville où les immeubles, de deux à trois étages, soulignaient leur authenticité compte tenu de leur état de délabrement. A plusieurs reprises, je fus interpellé par des hommes jeunes, depuis leur balcon, car désireux de faire du change, pesos contre dollars américains. Impression confuse tout de même d'avoir été suivi toute la journée par ces mêmes personnes qui m'avaient accueilli... A l'hôtel Nacional, dans les étages, tard dans la soirée, les couloirs se révélèrent aussi bruyants que le rez-de-chaussée dans la journée, mais les interjections tonitruantes étaient plutôt en langue russe. La présence des « soviets » se manifestait non pas par des chaussures abandonnées au seuil de leurs chambres, mais par un nombre impressionnant de bouteilles vidées de leur vodka ou de leur rhum cubain (?).

Le début de semaine fut marqué par une réunion importante au Centro Nacional de Sanidad Vegetal avec une dizaine de personnalités toutes du Minagri (Ministerio del Agricultura), serrées autour d'une grande table en bois massif : exposés sur les grandes lignes du programme à réaliser à Baracoa, traductions orales simultanées et très vite des amuse-gueules sous forme de biscuits – faussant la rumeur de l'époque, comme quoi les gens ici manquaient de nourriture, alors qu'il y a toujours une occasion de se nourrir –, et avec ça, un fond de café très épais, sorte de sirop astringent, plus noir que noir, sans mouture tout de même mais enrobant pour longtemps langue et palais. En soirée, je fus invité à l'ambassade de France à une réception donnée à l'occasion de notre fête nationale du 14 Juillet (bien que nous fûmes déjà le 15), quel plaisir et quelle fierté de se sentir français ! ...

Le lendemain, je quittais La Havane par avion Yakovlev pour Guantánamo, où m'attendaient une sorte de command car militaire vert olive, de marque russe, et deux responsables en agronomie cacao pour faire la route ensemble jusqu'à Baracoa, destination de la mission. Traverser l'arrière-pays de la Sierra Maestra, passer pas loin de la base US, puis par la côte sud pour atteindre la Sierra del Purial, me rendit intérieurement fou de joie, je ne pouvais rêver mieux. Et il me restait encore à connaître la fameuse route de La Farola jusqu'à Baracoa.



Tracé de la route La Farola depuis Cayo Babo au sud, jusqu'à Baracoa au nord.

La pastille rouge situe la station Los Hoyos de Sabanilla ; la jaune, les études épidémiologiques en cacaoyères ; la blanche, celles des hybridations contrôlées.

Durant cette période, alors si contestée, mettre les pieds à la Havane, circuler à travers des contrées historiques, comme celle de Guantánamo entourée de *sierras* de légendes, de tous temps fiefs des indépendantistes révolutionnaires, me semblait relever de l'exploit ; tout ça en côtoyant ce peuple cubain souvent dénué, à nos yeux d'Européens, de l'essentiel, peuple à maintes reprises éprouvé faisant face, avec une inaltérable bonne humeur, à une misère apparemment inévitable mais toujours consentie ?

La Farola est une route particulière, unique : cette partie de la Carretera Central de Cuba, constamment à flanc de montagne, sans œuvres d'art, ni ponts, ni tunnels, simplement excavée dans la roche ou empruntant des corniches bétonnées... avec comme résultat, pour contourner les obstacles, des lacets, des face-à-face d'une montagne à l'autre ; route réalisée à la suite d'un travail de titans, prévue de longue date, mais jamais entreprise jusqu'à l'avènement des révolutionnaires et de leur victoire, aujourd'hui tout à leur gloire et leur fierté. On comprend que l'isolement de la zone fut longtemps propice à leur action. Mais pourquoi le nom de La Farola ? Vu l'étroitesse de la route et sa dangerosité, la présence de lanternes sur plusieurs tronçons permettait, selon leur agitation, une circulation alternée dans un sens ou dans l'autre, d'où le terme de *Farola*, « lanterne » donné à cette route exceptionnelle.

Le séjour à Baracoa fut un enchantement. Le fait d'avoir été logé puis délogé de différents hôtels, en raison d'une arrivée inopinée de responsables politiques disait-on, de l'hôtel à trois étoiles El Castillo, et 2 jours après à l'hôtel deux étoiles La Rusa, et 6 jours après au Plaza, sans étoile (?) pendant 7 jours, me fit connaître, avant le retour à La Havane, différents endroits de la ville : depuis l'hôtel El Castillo, ancien fort espagnol sur les hauteurs de la ville et la dominant, au plus modeste, le Plaza, près du centre-ville historique, avec une place (Parque Central), face à l'ancienne église coloniale, Concatedral de Nuestra Señora de la Asuncion (toujours très fréquentée !), et dont la cloche fêlée à chaque son me laissait rêveur. Aussi, comme image typique d'un « socialisme tropical », le soir venu, les habitants, avec leurs chaises ou fauteuils de jardin en plastique, venaient en voisins suivre les programmes nationaux sur une télé municipale installée sous de grands arbres au centre de la place.

Côté travail, les multiples réunions et la base de départ pour les visites des plantations alentour se situèrent à la station d'agriculture Los Hoyos de Sabanilla, à 8 km au sud-sud-est de Baracoa. A l'occasion de la constitution de blocs d'observation de 500 arbres chacun (un bloc par écologie, deux écologies, Jamal et La Sirina), il y eut des récoltes de cabosses atteintes de pourriture pour effectuer des prélèvements de souches locales à identifier à Montpellier. La reconnaissance sur les arbres, parfois peu évidente pour des non-initiés, de cabosses pas trop atteintes (nécessaires pour faire des prélèvements corrects), ayant attiré les remontrances du chef d'équipe, ma réaction a été d'intervenir en disant *hombre deja lo*, (ce qui veut dire « laisse le tranquille ») et qui entraîna la stupéfaction des responsables politiques nous accompagnant. Et pour cause ! Ils crurent que je comprenais et parlais l'espagnol... alors qu'il s'agissait pour moi de reprendre une exclamation mille fois entendue à la maison avec ma grand-mère lors d'altercations à mon sujet avec mon père. Comme on m'avait attribué, dès mon arrivée, un traducteur, tant à La Havane qu'à Baracoa, il était difficile pour eux d'admettre cette largesse en mon endroit alors que j'aurais pu comprendre et parler espagnol ! Des documents écrits me furent soumis pour évaluer mes connaissances, sans résultat, surtout qu'il s'agissait de rapports administratifs. Mes explications sur l'origine familiale de mes faibles connaissances en espagnol furent acceptées, non sans mal je le conçois. L'incident diplomatique avait-il été évité de justesse ? Il semble que oui ! Ainsi, mes travaux d'information lors des réunions, comme ceux de formation sur le terrain pour les futurs observateurs et chefs d'équipe se poursuivirent dans une franche cordialité. Diapositives et projection du film *Cacaoculture en Afrique*, en 16 mm version espagnole, vinrent à la rescousse de mes efforts. J'eus en prime les rencontres avec plusieurs personnalités appartenant à différentes organisations gouvernementales, des plus humbles aux plus importantes : Sección Cacao, Departamento Cosecha, Sección Viveros y Semillas (Los Hoyos de Sabanilla), Estación de Protección de Plantas y Empresa Cafetalera (de Baracoa), Laboratorio Provincial de Sanidad Vegetal (de Guantánamo), Dirección Estación Quaranteneria de Café y Cacao de Velasco (de la province d'Holguin), Dirección

Estación Central de Investigaciones Café y Cacao (du III Frente Santiago de Cuba), Dirección Nacional Café y Cacao... Comprendre pourquoi en France, nous étions si documentés sur la culture du cacao restait un mystère pour beaucoup d'entre elles. A quoi je précisais que la culture y était bien sûr impossible mais que mes connaissances et celles de mes collègues provenaient de nos travaux en pays tropicaux depuis de longue date.

J'allais bénéficier lors de ce premier séjour à Baracoa, d'une dégustation de chocolat au lait fabriqué à Baracoa (trop granuleux à cause de l'excès de sucre cristallisé) et surtout j'allais avoir l'occasion de connaître la « fête nationale cubaine du 26 juillet » avec quatre jours fériés (jeudi 25 au dimanche 28), qui pourrait aussi marquer la fête du rhum, vu sa consommation ce jour-là ! Je repartais avec plusieurs présents offerts par mes nouveaux amis : livres de poèmes ou de contes écrits en français par des auteurs cubains, un coquillage marin énorme (conche identifiée plus tard comme un strombe géant), un sachet plein de coquilles d'escargot couleur jaune vif certains striés de rainures marron (ces *polimitas* provenaient en fait de gastéropodes endémiques aujourd'hui protégés, véritable patrimoine national avec Baracoa comme zone unique au monde). Il est loin le temps où cette ville servait d'escale aux galions espagnols en route vers l'Europe, ce temps aussi de plaque tournante pour la contrebande avec les colonies anglaises ou françaises.

De retour à La Havane, sur invitation de la Dirección Nacional Café y Cacao, j'eus le privilège de visiter la station balnéaire de Varadero située à 120 km à l'est de la capitale : paysage exotique, sable blond et lagon aux eaux transparentes. La veille au soir, le directeur lui-même, Israël Rodríguez Castro (?), m'avait offert un repas au cours duquel il avait tenté de m'initier, sans succès, à fumer avec art un vrai et colossal cigare cubain !

La deuxième mission s'effectua la même année (8 jours, mi-décembre 1985), avec un départ d'Orly Sud, effectué sur un vol Cubana, qui accusa d'emblée 3 h 30 de retard. L'avion, un quadiréacteur Vickers VC-10, à cabine incroyablement étroite (un seul couloir central), effectua un décollage digne d'une fusée spatiale et le froid au cours du vol me fit demander un plaid. Je reçu une sorte de grande et épaisse couverture capable de servir pour moi et mes deux voisins. Mais la plus grosse surprise était à venir : un arrêt de nuit dans un pays qui semblait soumis à une tempête de neige ! Moi qui était parti de Montpellier pour une destination tropicale donc légèrement vêtu, veste et pantalon de toile, me voici mit dehors par une hôtesse de l'air intraitable. Traverser le tarmac en courant, la veste rabattue sur le crâne, à moitié arrachée par un vent glacé saupoudré de neige, quoi, un blizzard ? Mais où sommes-nous donc ? On me le dit dans le hall de l'aéroport : « New Found Land », et devant mon incompréhension, une carte me fut offerte, sorte d'île pour touristes avec dessins de chasse ou de pêche, mais oui, c'est bien Terre Neuve, et nous étions à Cander pour une escale d'une heure... Que venait-on faire ici ? Un détour, tout simplement indispensable, pour remplir les réservoirs. A cette époque, des accords de trocs devaient probablement exister entre les deux pays, touristes (canadiens à Cuba) contre kérosène (au Canada)...

Avant de gagner Baracoa, je passai trois jours à l'hôtel Presidente, ce qui me permit de photographier, du haut de ce building, les différents immeubles et quartiers de La Havane. Puis je fis le trajet La Havane-Santiago de Cuba par avion et encore une fois, la route La Farola. A mon arrivée à Baracoa, je devais faire la connaissance d'une équipe de jeunes ingénieurs agronomes dont notre futur stagiaire cubain pour Montpellier, l'ingénieur en génie civil, Gelacio Alfredo Matos Alonso. Logé dans un motel, Las Cabanillas, j'appris que les équipes mises en place en juillet avaient été remplacées par d'autres personnes, les précédentes ayant repris leur programme d'origine ! Le traducteur à ma disposition, Arnold Albert, d'origine belge (ex *waffen SS* ?), fut mis à contribution en tant que sommelier, pour nous servir, ce qu'il fit très bien, quatre ou cinq bouteilles de vin du domaine de l'Hortus ramenées de Montpellier et qui avaient passé la douane à l'arrivée sans problème. A mon retour par avion Yack-40 à La Havane, on m'installa dans un nouvel hôtel, le Deauville, (2 jours) afin de rédiger, entre les réunions, une pré-rédaction de rapport, ce qui me valut de goûter à ma demande, une langouste (accord exceptionnel à Cuba, les langoustes étant une matière première réservée à l'export).

Au cours des deux dernières missions, une en décembre 1987 (14 jours), avec laquelle on m'installa à l'hôtel *Itabo* à 20 km de La Havane (2 nuits), d'où j'ai pu assister à une levée des couleurs dans une école primaire avant l'entrée en classe, avec chants patriotiques, cérémonie complète et solennelle, foulard rouge, chemise blanche, jupe ou pantalon bleu pour les filles et garçons. Puis trajet La Havane-Baracoa par avion Yack-40 et à Baracoa, hôtel *Castillo*. A la station *Los Hoyos de Sabanilla*, rédactions des protocoles pour une amélioration génétique par hybridations manuelles contrôlées, suivies de démonstrations en plantation. Retour Baracoa-La Havane par avion Yack-40 et hôtel *Nacional* (2jours). Avec la seconde et dernière mission en 1988 (septembre, 15 jours), on m'installa à La Havane, à l'hôtel *Triton* (2 jours), puis après le trajet Guantánamo-Baracoa par la route (3h), à l'hôtel *Castillo* de Baracoa. A *Los Hoyos de Sabanilla*, rédactions des protocoles pour des essais de lutte chimique, mises en place et démonstrations en plantations. Retour Baracoa-La Havane par Yack-40 et installation à l'hôtel *Capri* (4 jours). Ainsi, au cours de mes quatre missions à Cuba, je crois avoir battu un record de fréquentation d'hôtels à La Havane, au moins six, en si peu de jours



III Cuba. 01 :

Juillet 1987, arrivée à La Havane, aéroport José Martí, qui fut un indépendantiste cubain, fin XIX^e, l'âme politique et poétique des révolutions hispano-américaines (le quadriréacteur à l'arrêt est un Vickers VC-10 de *Cubana*).

III Cuba. 02 :

1985, première rencontre humaine et végétale sur la route pour gagner Baracoa, but de la mission, à 3 heures environ de Guantánamo.



III Cuba. 03 :
1985, traversée de la province de Guantánamo pour atteindre Baracoa, encore très éloignée.



III Cuba. 04 :
1985, province de Guantánamo, en bordure de route, la canne à sucre est toujours bien présente.

III Cuba. 05 :
1985, province de Guantánamo, végétation de type garrigue face à la mer.





III Cuba. 06 :
1985, la route, entre San Antonio del Sur et Imias, longe la côte connue pour abriter la base militaire US de Guantánamo (orientation ouest du cliché).

III Cuba. 07 :

1985, province de Guantánamo, premiers contreforts de la Sierra Purial, barrière montagneuse qui a longtemps contribué à isoler l'extrémité est de la grande île. Selon certains : « ...là où finit Cuba »...et selon d'autres : « ...là où commence Cuba ».



III Cuba. 08 :

1985, traversée de la Sierra Purial par la route « La Farola ». Cette appellation en raison d'une lanterne, autrefois agitée la nuit, aux endroits trop étroits pour indiquer un passage alterné (route rénovée depuis la Révolution de 1959).

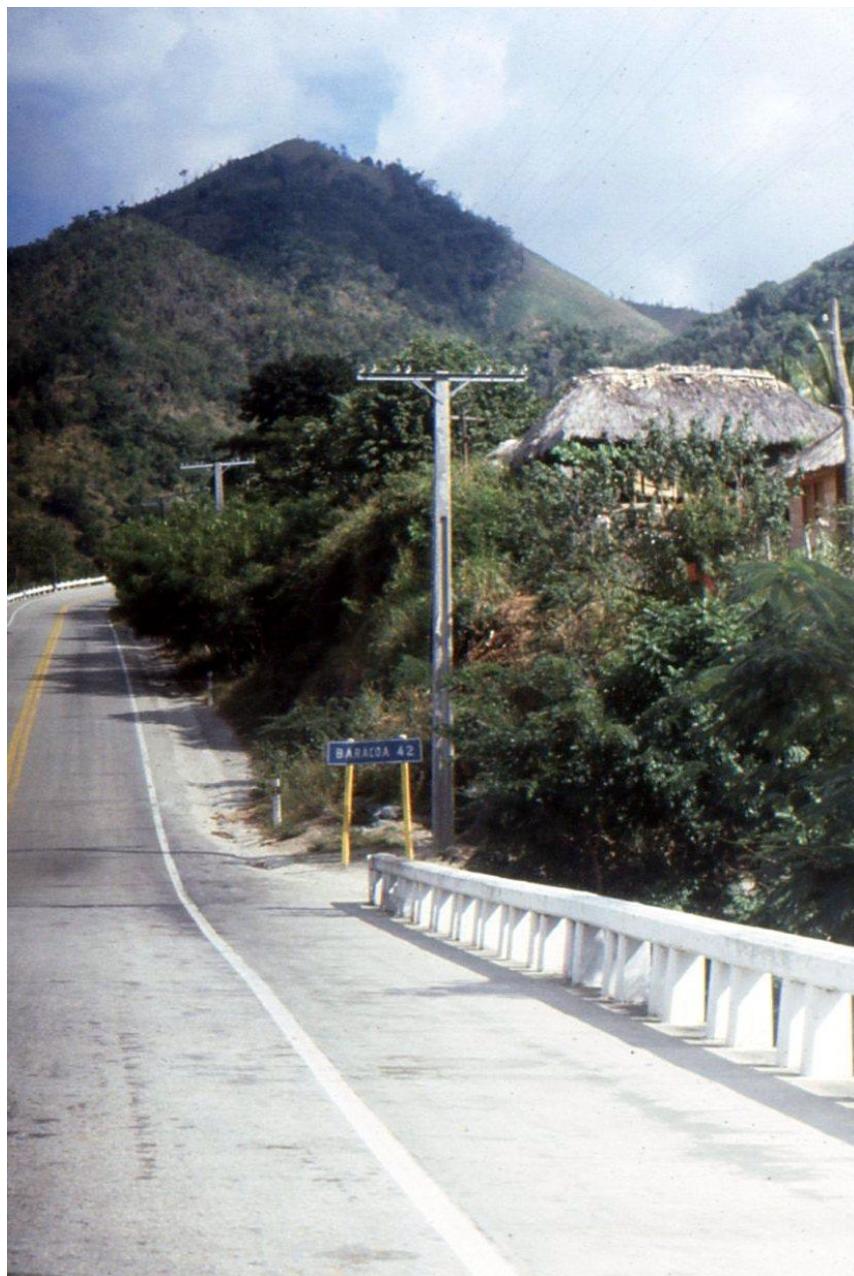
III Cuba. 09 :

1985, La Farola, convoi de chevaux de *campesinos*, typiquement en file indienne, pour assurer la connexion avec l'arrière-pays montagnard difficilement accessible (chevaux de petite taille).



III Cuba. 10 :

La Farola à 42 km de Baracoa (1985). Cette route, sans œuvres d'art, comporte par endroits des corniches bétonnées ou des excavations directement dans les versants rocheux.



III Cuba. 11 :

1985, panorama de pinèdes sur les sommets de la Sierra Purial, point de départ de la Révolution de 1956-1959, avec les *guerilleros* sous la conduite et la fougue de Fidel Castro.



III Cuba. 12 :
1985, avec le piedmont de la Sierra de Cristal (qui surplombe Baracoa), retour de la végétation de garrigue.

III Cuba. 13 :

Baracoa établie en bordure de la Baie de Miel, non loin de l'endroit où Christophe Colomb accosta la « Grande Ile » le 28 octobre 1492. Au fond le mont Yara et, légèrement à droite, les arbres et les deux tours carrées de l'église Señora de la Asuncion (orientation sud-est du cliché).



III Cuba. 14 :

Los Hoyos de Sabanilla (1987), ma prise en charge par l'équipe d'agronomes pour faire les premières visites des zones cacaoyères (le plus à droite, Gelacio Alfredo Matos Alonzo, qui sera chargé des travaux sur la pourriture brune des cabosses).

III Cuba. 15 :
1987, aménagement sommaire le long du littoral oriental nord de la Pointe Maisi.



III Cuba. 16 :
1987, rusticité pour ce village de pêcheurs au sud-sud-est de Baracoa.

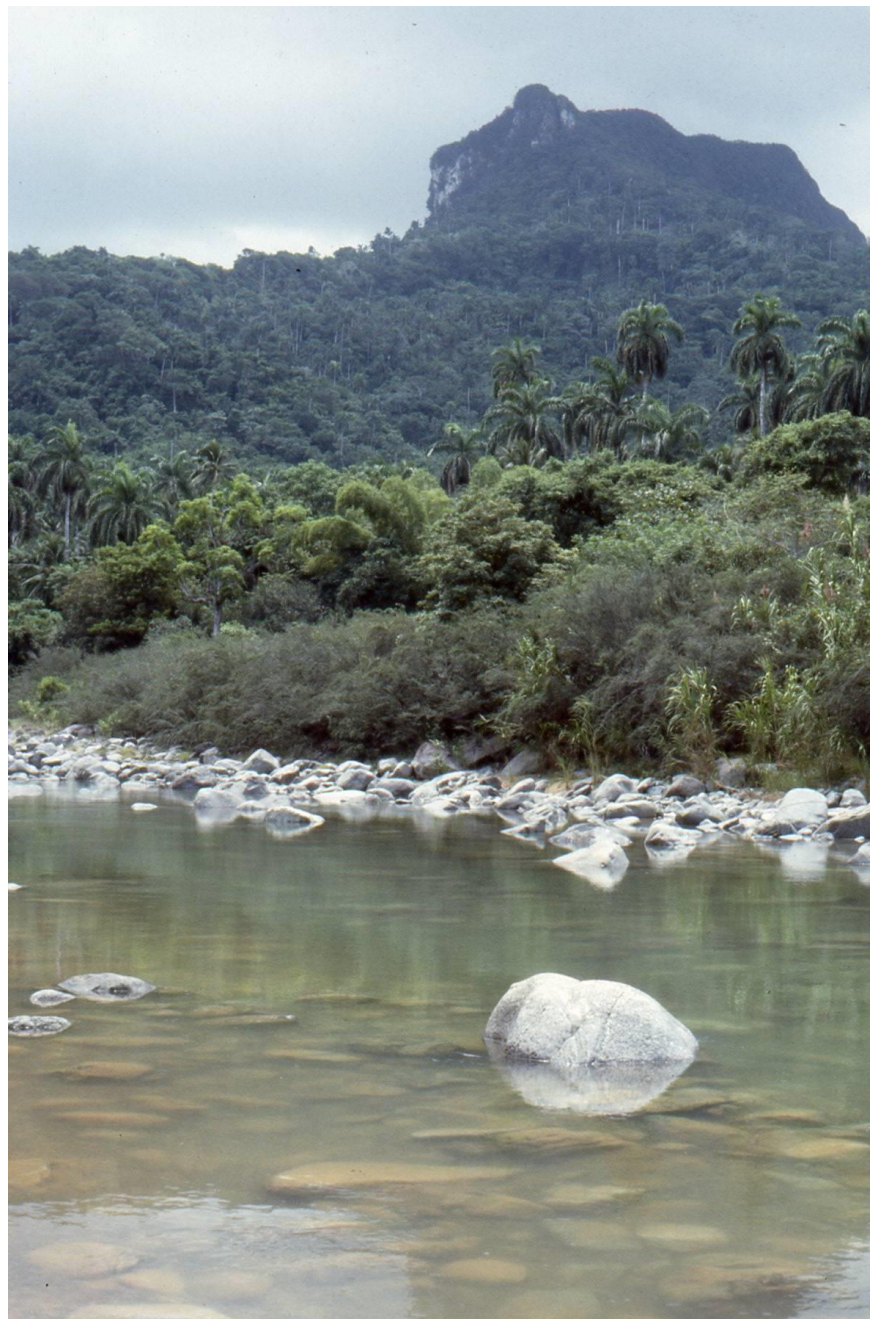
III Cuba. 17 :
1987, environ de la station cacao de Los Hoyos de Sabanilla, paysannat des plus modestes, aux maisons traditionnelles à toit de chaume.





III Cuba. 18 :
1987, Rio Duaba, aux eaux
fraîches et limpides.
Pique-niques et baignades
assurés en fins de semaines.

III Cuba. 19 :
El Yunke, la montagne en forme
d'enclume et le Rrio Duaba (au nord-
ouest de Baracoa) (1987).





III Cuba. 20 :
Baracoa (1987), bungalows pour expatriés russes en villégiature (compte tenu de la forte collaboration à l'époque entre Cuba et l'Union soviétique), mais aussi pour les nombreux touristes canadiens.

III Cuba. 21 :
Baracoa (1987), cour intérieure du Museo municipal Fuerte Matachin, à l'origine un des trois forts construits par les espagnols aux XVI^e et XVII^e siècles pour protéger Baracoa des corsaires. Sculpture de Rita Longa pour rappeler la présence d'indiens Taïnos décimés peu après la découverte de Cuba.



III Cuba. 22 :
Los Hoyos de Sabanilla, station cacao, à 8 km de Baracoa (1987). Staff et personnels pour une pose photo (les véhicules militaires sont d'origine russe).

III Cuba. 23 :

Baracoa (1987).

Alfredo Matos Alonzo, chargé des travaux de phytopathologie dans les cacaoyères autour de Baracoa.

Les canons de gros calibre sont des vestiges de la colonisation espagnole pour équiper El Castillo, alors fort de défense de la ville.



III Cuba. 24 :

Baracoa (1985).

Sortie des écoles.

III Cuba. 25 :

Baracoa (1985).

Uniformes pour les écoliers, mêmes coloris pour filles et garçons, sans oublier le foulard rouge, souvent dénoué ou à la main.



III Cuba. 26 :

Baracoa (1987), surnommée *Ciudad Primada*, car première capitale de Cuba (fondée en 1511), et qui a conservé son charme colonial. Epoque espagnole durant quatre siècles, 1492-1898.



III Cuba. 27 :

Trajet aérien par Yack-40 au départ de Baracoa pour atteindre La Havane (1985). Embouchure du Rio Toa au nord-ouest de Baracoa.

III Cuba. 28 :

Champs de tabac (trajet aérien Baracoa-La Havane par Yack-40, 1985).





III Cuba. 29 :
Plantation, probablement de
caféiers (trajet aérien Baracoa-
La Havane par Yack-40,
1985).



III Cuba. 30 :
La Havane (1985), avec son Malecón, longue et
magnifique promenade du front de mer,
mondialement légitimée.
Au fond, la forteresse de Los Tres Reyes Del
Morro à l'entrée du canal de la Entrada (prise de
vue depuis l'hôtel Deauville, orientation est-nord-
est du cliché).

III Cuba. 31 :

L'hôtel Nacional (1985), hôtel le plus emblématique de La Havane, par son aspect et surtout par sa position privilégiée sur le front de mer, à proximité immédiate du Malecón (prise de vue depuis une terrasse de l'hôtel Capri)
Orientation plein est du cliché.



III Cuba. 32 :

La Habana (1985).
Cliché pris depuis l'hôtel Capri.
L'urbanisme, l'ancien et le nouveau se mêlent face à l'océan.
On distingue, en prolongement de la « calle M », la statue sur le sommet du bâtiment Havanautos, autre monument remarquable s'ajoutant au patrimoine de la ville.
Orientation sud-est du cliché.

III Cuba. 33 :

La Habana (1985).
Prise de vue depuis l'hôtel Presidente.
Les quartiers avec toutes sortes de styles rehaussés de couleurs qui surprennent mais ajoutent au dépaysement.
A l'arrière-plan, sur la droite, on distingue la tour du Memorial José Martí.
Orientation sud du cliché.





III Cuba. 34 :
La Havane (1985).
Vus depuis l'hôtel Presidente,
l'avenue arborée Los
Presidentes et, avec ses stores
rouges, l'hôpital Gineco-
Obstetrico America Arias
(orientation sud-sud-est du
cliché).

III Cuba. 35 :
La Havane (1985).
Façade évocatrice de l'époque
coloniale espagnole côtoyée par de
grosses berlines américaines des
années 50, toujours en circulation en
raison de l'embargo américain (*El
Bloqueo*, le blocus) à l'époque en plein
exercice.

